GSTAAD MENUHIN Festival 2018 : le premier WEEK END (13,14-15 juillet 2018)



GSTAAD Menuhin Festival & Academy 2018 : WEEK END 1 (13,14,15 juillet 2018). Que nous prépare le Festival Menuhin à GSTAAD ? Le premier festival de musique classique l'été en Suisse débute dès **ce 13 juillet 2018** pour un nouveau cycle (7 semaines, 60 événements musicaux) qui place l'exceptionnel au cœur du massif alpin. Les Alpes sont à l'honneur en juillet, août et début septembre, et donc le motif naturel, la Nature primitive, première, majeure, source d'inspiration et de dépassement pour les compositeurs et les artistes conviés à relire leurs œuvres dans le territoire qui il y a plus de 60 ans à présent avait tant marqué le violoniste Yehudi Menuhin. En 2018, règne plus que jamais la diversité des programmes cependant organisés en thématiques. **Le premier cycle inaugural des 13, 15 et 15 juillet 2018** rend hommage aux changements admirables de la sainte nature, éternelle et miraculeuse renaissance à travers **la succession des saisons…** Ce sont 3 concerts inauguraux qui investissent aussi l'église des origines, le lieu mythique où tout a commencé : **l'église de Saanen** (au coeur du SAANENLAND) et qui a récemment été totalement restauré, disposant à présent d'un clocher flambant neuf…

3 SAISONS RECOMPOSEES ouvrent le festival Menuhin à GSTAAD

En témoignent les concerts et programmes à l'affiche du premier week end du Gstaad Menuhin Festival & Academy, soit les 13, 14, 15 et 16 juillet prochains.

Pour ce premier week end inaugural, l'église de Saanen, lieu fondateur où tout a commencé, accueille trois concerts sur la thématique des Saisons (**SEASONS RECOMPOSED / saisons recomposées**), … une célébration de la divine et éternelle nature, dont les métamorphoses cycliques et la renaissance miraculeuse rythment l'existence terrestre, une célébration de Vivaldi à Max Richter en passant par Haydn et Piazzolla. Musique classique et électronique, oratorio et musique de chambre… tous les genres et toutes les formes sont présents à Saanen, pour lancer le Festival estival de Gstaad.

Vendredi 13 juillet 2018
Eglise de Saanen, 19h30
Seasons Recomposed I: Vivaldi + Max Richter



Il y a l'original… et le «remix». Entendez: la recréation par le compositeur post-minimaliste Max Richter de l'un des plus grands chefs-d'œuvre du classique. Qui évoque comme motivation son envie de «ré-enchanter» ces Saisons de Vivaldi «dévoyées» par leur popularité. À la barre: celui qui a créé l'œuvre en 2012 et en a signé l'enregistrement Deutsche Grammophon, le violoniste «tout terrain» Daniel Hope. Au programme, Antonio Vivaldi (1678-1741) : Le quattro stagioni (Les Quatre Saisons) / Max Richter (1966) : Vivaldi's The Four Seasons Recomposed

RESERVEZ VOTRE PLACE

https://www.gstaadmenuhinfestival.ch/fr/location-and-programme/concerts-2018/concert-orchestral-13-07-18

Samedi 14 juillet 2018
Eglise de Saanen, 19h30
Seasons Recomposed II: Haydn, Les saisons



Après le «Messie» l'an dernier, Paul McCreesh et ses troupes sont de retour avec l'ultime chef-d'œuvre de Joseph Haydn: Les Saisons, oratorio de maturité avec lequel le génie viennois le plus célébré de son temps, renouvelle encore le genre. Les Saisons sont une vaste

fresque de trois heures dessinant en musique les mille et une nuances d'une nature en perpétuelle mutation. Chant des oiseaux, orage menaçant, charmes simples de la vie pastorale, chalumeaux des bergers, bourdons des cornemuses, jusqu'au grésillement des grillons… Haydn, en compositeur des Lumières, semble servir l'adage et la sagesse d'un Voltaire en fin de vie : « il faut cultiver son jardin ». En effet, rien de tel pour l'âme, que de s'engager à préserver l'admirable harmonie de la nature, son paysage éternellement beau, source d'une contemplation sereine et souveraine… Les Saisons créées en 1801 – après le miracle de la Création (dont les 3 solistes créent le nouvel oratorio de Haydn), sont un tableau magistral ouvrant la voie à la «Pastorale» de Beethoven qui jaillira dix ans plus tard. La version proposée par McCreesh respecte la source anglaise que Swieten utilise pour son livret : le poème panthéiste de l'écossais James Thomson. Pour la dramaturgie de la partition, Swieten invente 3 personnages, témoins du miracle de la nature qu'ils décrivent chacun selon leur sensibilité.

CAROLYN SAMPSON, soprano
JEREMY OVENDEN, ténor
ASHLEY RICHES, basse
BASSE GABRIELI CONSORT & PLAYERS (LONDRES)
PAUL MCCREESH, direction
Joseph Haydn (1732-1809)

«Les Saisons», oratorio pour soli, chœur et orchestre Hob. XXI:3
Première suisse de la première édition en anglais

RESERVEZ VOTRE PLACE
https://www.gstaadmenuhinfestival.ch/fr/location-and-programme/concerts-2018/gala-concert-orchestral-and-choral-14-07-18

Dimanche 15 juillet 2018
Eglise de Saanen, 18h
Seasons Recomposed III: Vivaldi + Piazzolla

Il y a les saisons du Nord… et celles du Sud! Sur leurs instruments historiques, Andrés Gabetta et les instrumentistes de sa « Cappella » nous invitent à un festival de couleurs, de rythmes et d'ambiances, en faisant alterner Saisons originales de Vivaldi et Saisons revisitées d'Astor Piazzolla à la mode de Buenos Aires. Avec à la clé la présence d'un virtuose du bandonéon, l'instrument fétiche de Piazzolla: Mario Stefano Pietrodarchi. Programme : les Quatre Saisons de Vivaldi et de Piazzolla. Ainsi est recomposé la double identité du chef fondateur de la Cappella Gabetta, entre Argentine et Musique Baroque. Une sorte de programme conçu comme son jardin très personnel…

RESERVEZ VOTRE PLACE

https://www.gstaadmenuhinfestival.ch/fr/location-and-programme/concerts-2018/today-s-music-15-07-18

LIRE aussi notre **présentation complète du Festival MENUHIN à GSTAAD été 2018**




LES ALPES
13 JUILLET – 1ER SEPTEMBRE 2018

L’église légendaire de SAANEN, remarquée à la fin des années 1950 par le violoniste et humaniste Yehudi Menuhin. C’est sous sa voûte au charme pastoral que tout a commencé il y a 63 ans…

MONTPELLIER, Marathon Scarlatti. Festival Radio France – France Musique – 14 au 23 juillet 2018, intégrale des sonates de Scarlatti…



MONTPELLIER, Marathon Scarlatti. Festival Radio France – France Musique – 14 au 23 juillet 2018, « SCARLATTI 555 « : intégrale des sonates de Scarlatti… Il y a trente ans, le grand claveciniste Scott Ross enregistrait les 555 sonates de Domenico Scarlatti au château d’Assas, dans l’Hérault. Une somme qui a fait date, unique dans l’anthologie discographique de la musique pour clavecin. Pour fêter cet anniversaire, France Musique et le **Festival de Radio France Occitanie et Montpellier** ont imaginé ce projet fou et unique de donner en concert cette intégrale du compositeur italien,

du 14 au 23 juillet prochains.

SCARLATTI 555: L'ÉVÈNEMENT FRANCE MUSIQUE DE L'ÉTÉ



30 clavecinistes pour un défi de taille… Un défi en effet que faire vivre en concert cette série hors-norme: pas moins de 35 concerts en 9 jours lui donneront l'espace nécessaire à sa diversité, sa richesse, son incroyable profusion. Quelle formidable idée « pilotée » par le claveciniste Frédérick Haas! Pour ce monument, il fallait bien du renfort tant l'œuvre est gigantesque. Autant dire que les meilleurs clavecinistes d'aujourd'hui ont été sollicités. Ils sont 30 à avoir répondu à l'appel, 30 à relever le défi. Parmi eux citons Kenneth Weiss, Jean-Marc Aymes, Justin Taylor, Bertrand Cuiller, Violaine Cochard, Olivier Baumont, François Guerrier, Maude Gratton, Aurélien Delage, Olga Pashchenko…

14 lieux patrimoniaux remarquables… Pour ces sonates venues du Sud il fallait aussi le soleil de l'Occitanie, et le charme de son patrimoine. Le château d'Assas, bien évidemment sera le lieu de prédilection et accueillera les concerts d'ouverture et ceux de clôture, le 23 juillet, date anniversaire de la

mort de Scarlatti. Ces concerts seront diffusés en direct sur France Musique. On les entendra également à Montpellier, Perpignan, Fourques, Saint-Céré, Cordes-sur-Ciel, aux châteaux de Bournazel, d'Assier, d'Ampelle, de Flamarens, de Laréole, et à l'Abbaye de Sorèze. Un périple passionnant pour qui prendra son bâton de pèlerin et choisira l'immersion.

Scarlatti de nuit… On se préparera à vivre deux folles nuits, de minuit à 7 heures: la Nuit Scott Ross par Frédérick Haas entre le 13 et le 14 juillet, et la Nuit Scarlatti par Martin Mirabel entre le 22 et le 23 juillet.

On pourra suivre aussi l'aventure sur francemusique.fr, et francemusique.com, qui apporteront des lumières sur « 10 petites choses à savoir sur Scarlatti », ou encore, « les sonates de Scarlatti, histoire et génèse », ouvriront des débats: « Le clavecin d'aujourd'hui, ringard ou rock'nroll », et publieront les interviews des artistes du projet. Fans de clavecin et de Scarlatti, ou curieux de connaître, ce sera le moment ou jamais! Destination Scarlatti 555, la plus branchée de l'été. Tous les concerts seront enregistrés, filmés et diffusés sur France Musique, francemusique.fr/concerts, et francemusique.com

INFOS & RESERVATIONS

: http://lefestival.eu/fr/evenements/recherche?categories=27

_

_

_

_

_____

Approfondir (Rédaction de CLASSIQUENEWS) :

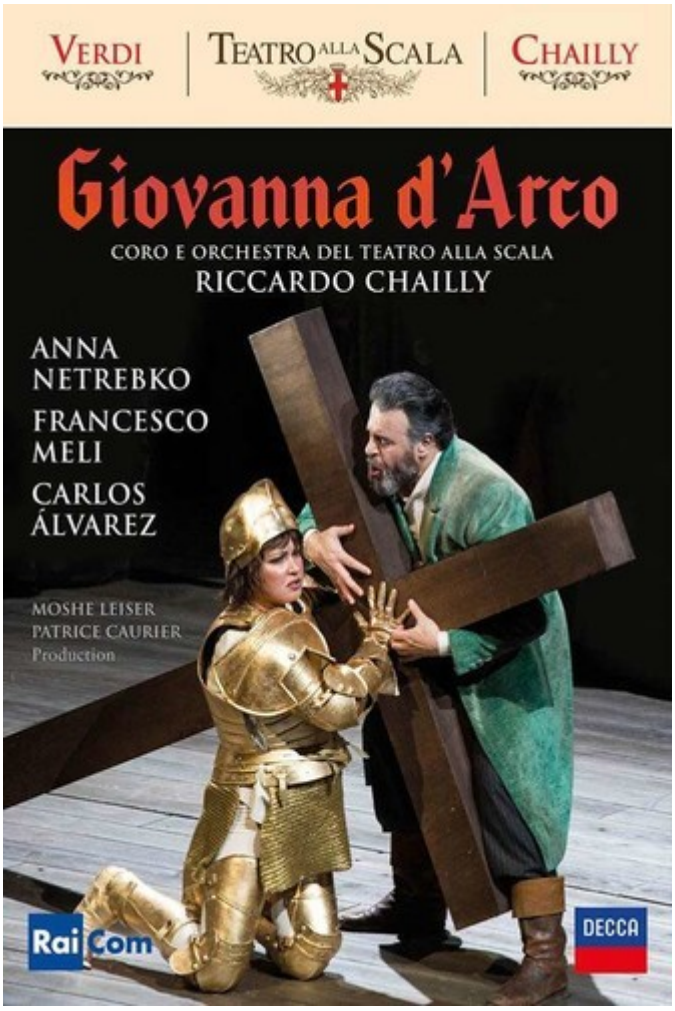
LIRE AUSSI… L'Actualité Domenico Scarlatti ce sont aussi, nos focus sur 3 interprètes récents, particulièrement convaincants chez Scarlatti : preuve derechef que s'agissant de Domenico Scarlatti (comme des Variations Goldberg de Bach ou de Rameau), le sujet n'est pas tant le choix de l'instrument mais la conception musicale, la pensée artistique qui inspirent le geste de l'interprète :

Adeline de Preissac : transcriptions pour harpe (juillet 2017)
http://www.classiquenews.com/cd-vivi-felice-sonates-de-d-scarlatti-adeline-de-preissac-1-cd-la-simplesse-2016/

Andrès Alberto GOMEZ, clavecin (mai 2018)
http://www.classiquenews.com/cd-evenement-critique-d-scarlatti-andres-alberto-gomez-clavecin-17-sonates-1-cd-vanitas-2017/

Dmitry Masleev, piano (mai 2018)
http://www.classiquenews.com/cd-critique-scarlatti-chostakovitch-dmitry-masleev-piano-1-cd-melodyia/

DVD, ANNONCE. VERDI GIOVANNA D'ARCO. Netrebko, Meli (Scala, Milan, Chailly / déc 2015 – 1 dvd DECCA)



DVD, ANNONCE. VERDI GIOVANNA D'ARCO. Netrebko (Scala, Milan, Chailly / déc 2015 – 1 dvd DECCA). Cet été 2018 Decca publie le dvd d'une production déjà ancienne pour la diva austro-russe, la divine Anna Netrebko. Alors que le public berlinois vient de l'acclamer à juste titre et à raison dans le rôle dramatique et dense de Lady Macbeth (**lire notre critique de Macbeth par Netrebko, Domingo, Barenboim, Berlin, juin 2018**), la cantatrice paraît dans ce dvd de déc 2015 sur la scène de la Scala , dans une mise en scène des français Patrice Caurier et

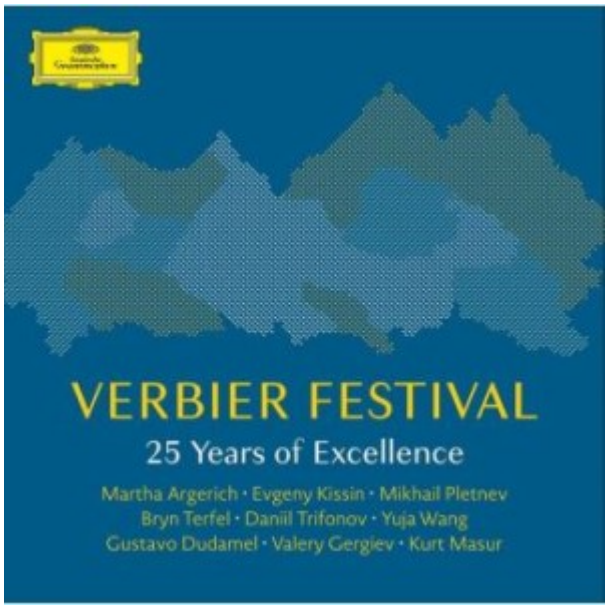
Moshe Leiser) où elle chantait il y a peine 3 ans déjà, Giovanna d'Arco, un rôle créé à Salzbourg dès 2013. Hélas, à l'époque, le format très ample de la voix ne semblait pas convenir vraiment à un personnage verdien qui demeure essentiellement belcantiste.



Or on sait les difficultés actuelles de la diva en matière d'abattage, d'agilité, de vocalises. C'est là que le bas blesse. Elle a tout : la finesse d'intonation et la sûreté des aigus, toujours couverts, ronds et chauds, puissamment cuivrés, l'intensité, le débit, mais n'est pas coloratoure qui veut. Or le personnage de Giovanna chez Verdi est plus proche de Bellini que du grand Verdi. Dans ce dvd, Domingo est remplacé par Carlos Alvarez (Giacomo) et le roi, amoureux de sa libératrice, soit Carlo VII est comme à Salzbourg incarné par Francesco Meli. Dans la fosse scaligène, Riccardo Chailly veille au nerf et au muscle de l'orchestre qui doit aussi composer avec les choeurs. **Prochaine critique complète dans le mag dvd, livres, cd de classiquenews.com**

DVD, ANNONCE. VERDI GIOVANNA D'ARCO. Netrebko (Scala, Milan, Chailly / déc 2015 – 1 dvd DECCA)

CD critique. VERBIER FESTIVAL 25 ans of Excellence / 25 ans d’excellence (4 cd Deutsche Grammophon : 2004 – 2015)



CD critique. VERBIER FESTIVAL 25 ans of Excellence / 25 ans d’excellence (4 cd Deutsche Grammophon : 2004 – 2015). En Suisse il y a 2 festivals estivals d’envergure : Verbier côté Suisse francophone, 25 ans d’existence. Et de l’autre côté, au delà de Lausanne vers le Saanenland, le festival en Suisse allemanique, GSTAAD, terre d’élection de Yehudi Menuhin qui y a eut un choc esthétique et de cœur pour l’église de Saanen, écrin désigné pour des instants musicaux de partage où le mot souverain demeure : « chambrisme ». Si GSTAAD est le plus ancien, 62è édition en 2018, Verbier plus jeune de moitié, affiche chaque été une tonicité arrogante voire insolente, au regard des artistes invités : toute l’écurie Deutsche Grammophon en particulier, dont les interprètes, grands solistes surtout : pianistes, violoniste, violoncelliste offrent un bain de musique et ainsi des engagements assurés pendant l’été.

L’excellence by Verbier



Il n’y a pas ici un best of des 25 éditions respectives, mais un pot pourri de quelques séquences sensées nous convertir à l’excellence et à la magie «Verbier » during the summer. Côté musique de chambre (CD3), car c’est quand même dans ce registre que Verbier a marqué des points, invitant de grands solistes pas forcément habitués à jouer en dialogue et conversation avec d’autres : reconnaissons que les deux pianistes requis sauvent la mise de ce qui n’aurait été qu’une arène à égos et tempéraments en démonstration stricte : le Trio de Brahms se fait caressant et presque intérieur grâce au piano du jeune Daniil Trifonov en juillet 2015, si humble (comparé au violoncelle de Truls Mork) – même verdict pour le Quintette pour piano de Dvorak : autour des deux violons assez tendus (confrontation oblige ?) de Vadim Repin et de Laurent Korcia, le clavier enfantin de Kissin fait merveille, surtout dans Dumka / andante (juillet 2004).

Au registre des lectures concertantes et symphoniques, entendez Concertos pour piano et orchestre, là encore l’impression varie évidemment selon les tempéraments solistes et leur âge respectif (c’est à dire leur bouteille et leur expérience): à ce jeu là, que vaut le jeu pétaradant de la jeune chinoise Yuja Wang, aux côtés (hélas pour elle) de l’ineffable et féline comme vétérante Marta Argerich ? En juillet toutes les deux, le Mendelssohn de Wang comme trop stressé et impressionné par l’orchestre trop ample de Masur, sonne… précipité et hystérique. Une mécanique bien huilée mais souvent artificielle – en revanche, la reine Argerich dans le Beethoven (n°2) donne une leçon de phrasé et d’élégance rentrée, de ciselure d’une rare intelligence sensuelle, à la fois vive (mozartienne), et crépitante (mais jamais en déroute

comme sa cadette). L'orchestre du Fetsival qui se convulse avec maniérisme parfois sous la baguette étrange et imprévisible de Takàcs-Nagy, s emet au diapason de ce clavier suave et félin.
D'une irrésistible verve, entre facétie et virtuosité jazzy au swing déboutonné idéal (allegro / Snowflakes), le piano tout en humour et légèreté de Mikhail Pletnev ressuscite l'entrain hollywoodien d'une partition pleine de délire comique et d'exquise tendresse (Lyrical waltz / moderato). La prise est plus récente (juillet 2013), réussie grâce à un maître des équilibres instrumentaux et des rythmes dansants, Kent Nagano. Cet enregistrement méritait évidemment de paraître dans la sélection d'excellence de Verbier pour témoigner de ses 25 ans de ligne artistique.
Outre l'élégance du geste concertant et solistique, donc on l' a vu mis à l'épreuve de l'exercice terrible (révélateur) de l'expérience chambriste, Verbier chaque été c'est aussi (surtout?) le grand bain symphonique : 2013 et 2015 sont-ils à ce titre de grands crus, sous la houlette du vorace Gergiev ? En 2015, avec l'orchestre du festival, et dans les tableaux spirituels et mystiques, fantastiques et plutôt contrastés de la dernière symphonie de Tchaikovski (6è dite « pathétique »), le chef ossète cisèle la matière sonore, la sculpte en direct avec une sensualité parfois âpre et toujours d'une tension supérieure en liaison avec l'urgence de visions en panique (excellent premier mouvement / fièvre du second allegro bouillonnant de sève printanière) ; on ne peut guère en dire autant hélas en 2013, avec le même orchestre dans le dernier acte de La Walkyrie (IIIè acte) où le geste semble épais, sonne large mais moins détaillé (la sublime musique du feu finale ne s'embrase point) et l'expression du renoncement (du père Wotan à sa fille chérie mais sacrifiée Brunnhilde) ne se dévoile pas dans le magma orchestral ; prometteurs pourtant Bryn Terfel et Irène Theorin, assènent des voix fatiguée pour le premier et trop vibrée pour la seconde ; seule la Sieglinde d'Eva-Maria Westbroek polit le relief d'une voix mieux préservée. Et pour finir, la surprise de ce repas copieux mais

équilibré par les genres servis : Folksongs de Berio, d'une tendresse généreuse sous la direction de Dudamel (2005), avec la soliste Malena Ernman, voix expressive, pas toujours très propre (prots de voix et roucoulades à l'envi), mais l'attention du chef et son souci instrumental se révèlent intéressants. Compilation éclectique, et diverse, en formes musicales comme en engagement artistique.

_____

CD, critique. VERBIER FESTIVAL : 25 Years of Excellence (4 cd DG Deutsche Grammophon 0289 483 5143 5) – parution : 6 juillet 2018. ©©©

CD 1: Tchaikovsky: Symphony No.6 in B Minor, Op. 74, TH.30 « Pathétique » / Berio: Folk Songs;

CD 2: Mendelssohn: Piano Concerto No.1 In G Minor, Op.25, MWV O7 / Beethoven: Piano Concerto No. 2 in B-Flat Major, Op. 19 / Tsfasman: Suite for Piano and Orchestra;

CD 3: Brahms: Piano Trio No.1 in B Major, Op.8 / Dvorák: Piano Quintet in A Major, Op.81, B. 155;

CD 4: Wagner: Die Walküre, WWV 86B / Act 3.

La notation de CLASSIQUENEWS :

© bof
©© bien
©©© très bien
©©©© excellent

le choc, coup de cœur de la Rédaction de CLASSIQUENEWS

Compte-rendu, opéra. Paris, TCE, le 15 juin 2018. Saint-Saëns : Samson et Dalila. Alagna / Lemieux. Orch National de France / Tatarnikov



Compte-rendu, opéra. Paris, TCE, le 15 juin 2018. Camille Saint-Saëns : Samson et Dalila. Alagna / Lemieux. Orchestre National de France. Mikhael Tatarnikov (direction). Quelques semaines après avoir triomphé dans le rôle à la Staatsoper de Vienne (aux côtés d'Elina Garanca), Roberto Alagna est venu défendre le rôle de Samson dans sa patrie, au Théâtre des Champs-Elysées, avec comme partenaire la contralto québécoise **Marie-Nicole Lemieux** en Dalila. Comme on pouvait s'y attendre, **Roberto Alagna** illustre ténor français campe un Samson à tout épreuve, capable de maîtriser l'éprouvante tessiture du rôle. Les sonorités s'avèrent saines, généreuses, insolentes ; la diction, d'une perfection totale. Il convainc pleinement dans le célèbre « Air de la meule », un phrasé avec beaucoup de nuances et des accents qui expriment toute la souffrance intérieure du héros. On ne doute pas qu'il sortira vainqueur

de son prochain défi, qui est de chanter Lohengrin au Festival de Bayreuth cet été.

Dans un Samson et Dalila superlatif,

Nicole Lemieux surclasse Alagna

En Dalila, Lemieux ne lui cède en rien, et se révèle même supérieure à lui en termes de présence scénique : c'est merveille de la voir donner vie à son personnage, en multipliant poses, gestes et autres regards, brossant ainsi un portrait crédible – pour ne pas dire saisissant ! – de cette héroïne dangereuse et séductrice. L'air célèbre « Mon cœur s'ouvre à ta voix » nous enchante par la sensualité qui s'en dégage, le timbre, déjà chaud et rond, se faisant alors de velours. Sa diction est également parfaite et sa ligne de chant mérite les plus vives louanges. Elle récolte un immense succès personnel au moment des saluts, qui lui fait couler quelques larmes….

De son côté, **Laurent Naouri** est un Grand prêtre de Dagon impressionnant d'autorité et de projection vocale, exemplaire de diction comme ses deux partenaires. C'est un vieil hébreu de haut vol qu'incarne également **Renaud Delaigue**, conférant à sa partie une vraie noblesse, alliée à une voix ample et chaleureuse. Enfin, la basse russe **Alexander Tsymbalyuk** (qui chante en ce moment le rôle-titre de Boris Godounov à l'Opéra Bastille) est un Abimélech de luxe, tandis que **Loïc Félix,**

Jérémy Duffau et **Yuri Kissin** sont tout simplement parfaits dans leurs rôles de Philistins.

En fosse, le fougueux chef russe Mikhail Tatarnikov – directeur musical du fameux Théâtre Mikhailovsky de Saint-Pétersbourg – obtient de l'Orchestre National de France de superbes sonorités et une méritoire caractérisation des différents climats ; surtout, un formidable impact dramatique. Les deux « tubes » orchestraux que sont « La Danse des prêtresses » et la « Bacchanale » bénéficient de tout le raffinement, la sensualité et l'exotisme orientalisant qu'on en attend, et il ne faudra pas oublier de saluer le Chœur de Radio France, sensationnel de cohésion et d'intensité.

_____

Compte-rendu, opéra. Paris, TCE, le 15 juin 2018. Camille Saint-Saëns : Samson et Dalila. Alagna / Lemieux. Orchestre National de France. Mikhael Tatarnikov (direction)

ORANGE 2018 : nouveau Mefisto de BOITO (5, 9 juillet 18)



ORANGE, les 5 et 9 juillet 2018. BOITO : Mefistofele. Arrigo Boito affirme sa marque et sa plume d'abord comme librettiste de son ainé Verdi : Otello et Falstaff ; il travaille aussi avec le maître de Busetto, pour la nouvelle version de Simon

Boccanegra. De fait, le jeune Boito, après l'avoir vertement critiqué, célèbre le génie de Verdi et lui livre des textes particulièrement efficaces et d'une grande force poétique. La réussite des derniers opéras verdiens revient aussi à l'esprit du jeune Boito.
Mefistofele est une oeuvre de jeunesse, très ambitieuse car elle demeure le seul essai lyrique absorbant dans un même ouvrage les deux Faust de Goethe. Alors drapeau de la nouvelle génération de compositeurs italien, liés à l'avant-garde littéraire : « la Scapigliatura », le jeune Boito marque un grand coup car il s'agit pour lui de renouveler l'idée même d'une oeuvre lyrique. La démesure de sa partition, au diapason certes du sujet goethéen, rappelle évidemment les vertiges spatiaux d'oeuvres aussi considérables que La Damnation de Faust de Berlioz et préfigure encore dans le siècle romantique, La Femme sans ombre de R. Strauss (créé en 1918) : les tableaux que convoquent l'action sont un défi pour les metteurs en scène, comme une gageure pour les chefs, responsables de la cohésion du plateau.

Le grand bain diabolique



Cultivé, Boito recycle et Gounod (qui s'intéresse surtout à l'amour de Marguerite), Wagner (par sa démesure et incidemment le thème de l'artiste-héros confronté aux choix d'une vie terrestre : plaisir, connaissance ou idéal mystico-spirituel… Malgré ses intentions réformatrices, Boito demeure dans le moule italien du grand opéra à la française, sachant aussi séduire son auditoire en empruntant au bel canto comme à Meyerbeer. La création en 1868 est un échec.7 ans plus tard, Boito, grand spécialiste des remaniements, livre sa nouvelle version (1875)) Bologne : triomphe. Alors que Berlioz et Gounod concluent leurs opéras

faustéens sur l'apothéose de Marguerite et la chute de Faust qui est précipité aux enfers par un Mefistofele triomphant, Boito parcourt l'ensemble du sujet livré par Goethe et après le volet de Marguerite (laquelle est « sauvée » malgré avoir tué sa mère et son enfant), expose la fin du cycle, où Faust exposé aux sortilèges de la belle Hélène antique, se fatigue des artifices du plaisir et s'écartant de Mefisto, préfère rejoindre Dieu. L'échec du diable est alors patent et termine l'ouvrage dans son déroulement complet.

De fait, le jeune compositeur, offre aux basses, comme Moussorgski dans Boris Godounov, un formidable rôle en Mefistofele, aux côtés des barytons pour Faust. Toscanini assure d'autant mieux la carrière de Mefistofele II, qu'il dirige la partition remaniée en 1901, l'année de la création de Tosca de Puccini, avec Fiodor Chaliapine / Mefistofele et Caruso, en Faust. Illustration : Boito et Verdi, duo électrique (DR)

Prologue

Défiant Dieu, Mefistofele parie qu'il séduira le vieux savant Faust, modèle de sagesse et obtiendra son âme.

Acte 1

A Pâques, Mefistofele obtient du vieux sage, la promesse de son âme car il lui fera connaître un moment de jouissance suprême.

Acte 2

Grâce à Mefistofele, Faust redevient jeune donc séduisant : il rencontre Marguerite qu'il séduit ; puis Mefistofele le convie à un sabbat endiablé dans lequel le suppôt de Satan est déclaré seigneur de l'Univers tandis que Faust voit marguerite enchaînée…

Acte 3

Marguerite emprisonnée confesse son double crime : elle a tué sa mère en l'empoisonnant peu à peu pour l'endormir et voir Faust chaque soir ; son enfant ensuite qu'elle a eu de son amant ; Faust voudrait la sauver et s'enfuir avec elle : Marguerite refuse, l'écarte lui et Mefisto, puis s'en remet à Dieu : son âme est ainsi sauvée (apothéose et choeur céleste).

Acte 4

Sur le fleuve Pénée, en Grèce antique, Faust juvénil et ardent, déclare sa flamme à la plus belle femme du monde : Hélène. Duo échevelé.

Epilogue

Revenu dans son antre, le vieux Faust médite sur ce qu'il a vécu auprès de Méfisto : amertume et culpabilité auprès de Marguerite qu'il a honteusement trahie ; songe et frustration auprès de la belle Hélène, en une Antiquité de pacotille… Mefisto fait paraître des sirènes pour séduire définitivement sa proie qui s'échappe. Alors Faust saisit l'Evangile et remet son âme à Dieu, provoquant la déroute de Mefisto. Le Bien est vainqueur.

La version de référence reste celle éditée par DECCA avec Montserrat Caballé et Luciano Pavarotti dans une version complète et très séduisante où perce aussi le diamant tragique de Mirella Freni
Qu'en sera-t-il à ORANGE cet été 2018, les 5 et 9 août dans la vaste arène du théâtre Antique ?

Mefistofele : Boito
Jeudi 5 juillet 2018, 21h45 / Lundi 9 juillet 2018, 20h45
Théâtre Antique, ORANGE

Reports, en cas de mauvais temps, aux lendemains
durée : 2h50

DIRECTION MUSICALE : Nathalie Stutzmann
MISE EN SCÈNE: Jean-Louis Grinda

MEFISTOFELE: Erwin Schrott
FAUST: Jean-François Borras
MARGHERITA: Béatrice Uria-Monzon
MARTA: Marie-Ange Todorovitch
WAGNER / NEREO: Reinaldo Macias
ELENA: Béatrice Uria-Monzon
PANTALIS: Valentine Lemercier
Orchestre philharmonique de Radio France
Chœurs des Opéras d'Avignon, Monte-Carlo et Nice Choeur d'enfants de l'Académie Rainier III de Monaco

---

Présentation de la production sur le site des Chorégies d'Orange 2018 / Page Mefistofele
https://www.choregies.fr/programme-2018-07-05-mefistofele-boito-fr.html

Opéra en un prologue, 4 actes et épilogue Musique d'Arrigo Boito (1842-1918)
Livret du compositeur d'après Wolfgang von Goethe
Création : Milan, Teatro alla Scala, 5 mars 1868
Version révisée : Bologne, Teatro Communale, 4 octobre 1875

Mefistofele est un opéra immense, grandiose et fascinant. Ses immenses chœurs vous emmèneront du ciel jusqu'au plus profond des enfers. Guidés par Mefistofele, vous voyagerez avec Faust et découvrirez avec lui non pas la jeunesse, mais le bonheur ! Cette oeuvre, tant admirée par Arturo Toscanini, est une des plus impressionnantes du répertoire lyrique et apparaît comme

le premier grand opéra européen. Elle a donc toute sa place au Théâtre Antique. Servie par une distribution de haut vol et, pour la première fois aux Chorégies, avec une femme, Nathalie Stutzmann, à la direction musicale, ce spectacle se veut emblématique d'un nouveau départ dans le respect de l'immense tradition qui est celle de notre festival.
(Jean-Louis Grinda, mise en scène, directeur du Festival des Chorégies d'Orange)

Compte rendu, opéra. Strasbourg. Opéra Nat du Rhin, le 18 juin 2018. Tchaïkovski : Eugène Onéguine. Baciu, Morozova, / Letonja / Wake-Walker



Compte rendu, opéra. Strasbourg. Opéra National du Rhin, le 18 juin 2018. Tchaïkovski : Eugène Onéguine. Bogdan Baciu, Ekaterina Morozova, Marina Viotti, Liparit Avetisyan… Orchestre Philharmonique de Strasbourg. Marko Letonja, direction. Frederic Wake-Walker, mise en scène. Fin de saison romantique à Strasbourg, avec la nouvelle production d'Eugène Onéguine de Tchaïkovski à l'Opéra National du Rhin. Le chef Marko Letonja dirige un orchestre en bonne forme et une distribution plutôt jeune qui cautionne à elle seule le déplacement. Frederic Wake-Walker signe une mise en scène (sa première en France) réunissant en apparence, quelques nombreuses idées aspirant à quelque chose mais qui réussit à laisser le public indifférent, en contraste avec la musique passionnée et l'interprétation -musicale- du quatuor principal, passionnante.

Eugène Onéguine à l'Opéra Nat du Rhin

Rendez-vous manqué, ma non troppo

Véritable chef d'oeuvre lyrique de Tchaïkovski, sans doute son opéra le plus joué et le plus connu en dehors de la Russie, il est inspiré du roman éponyme en vers de Pouchkine. L'histoire est celle d'Onéguine l'excentrique citadin blasé qui rejette

l’amour inconditionnel de la jeune provinciale Tatiana, pour ensuite le regretter 5 ans après, quand il la découvre alors Princesse mariée à l’un de ses amis, le Prince Grémine. Il revient sur ses choix et souhaite réactiver la déclaration d’amour professée par Tatiana (fameuse scène de la lettre), avec le but de la faire tout quitter pour lui, lui demandant maintenant ce qu’il n’a pas voulu donner auparavant. Si Tatiana finit par accepter la sincérité de leur amour, l’œuvre s’éloigne des conventions romantiques occidentales du XIXe siècle, dans le sens où elle a la force et la dignité d’être pleinement maîtresse de son esprit et non pas esclave de ses affects. Au moment de la confrontation fatidique et finale, elle pleure un peu, elle se bat et gagne, elle le remercie et le congédie. Elle repart avec son mari. De son côté, Onéguine, lui, finit dans le désespoir de la solitude.

Le silence refroidi de l’auditoire vis-à-vis de la mise en scène dont les souvenirs heureux sont de l’ordre technique (lumières parfois poétiques de Fabiana Piccioli, décors parfois ingénieux de Jamie Vartan), cède la place à l’émotion qu’arrivent plutôt à transmettre les chanteurs malgré la proposition théâtrale particulièrement mince, sans être abstraite ni ouvertement contemporaine. Si certains procédés réussissent à inspirer des sourires et soupirs faciles, éphémères, comme les enfants mimant des pas de danse avec des ballons en forme de coeur gonflés à l’hélium, l’émotion forte que nous gardons à l’esprit est une vague sensation … d’ennui.

Peut-être s’agissait-il d’une démarche voulue par le metteur en scène, un parti pris inspiré de l’attitude « so » blasée d’Onéguine le cynique… Curieusement il s’agît de l’opéra préféré de **M. Wake-Walker**. Une affection qui manque a contrario de chaleur comme de clarté… Félicitons néanmoins le courage de la direction de proposer la découverte de jeunes chanteurs, talents prometteurs à suivre indiscutablement.

Dans cette démarche, nous constatons heureusement un résultat merveilleux en ce qui concerne les jeunes chanteurs engagés

pour le quatuor principal. Si le Lensky de **Liparit Avetisyan** déçoit lors de son air au premier acte, d'une grande beauté, mais à l'interprétation un peu faussée, il se rattrape au IIe acte et touche l'auditoire par son humanité. L'Olga de **Marina Viotti** est coquette et espiègle à souhait, avec une voix saine et bien maîtrisée. La Tatiana d'**Ekaterina Morozova** campe un air de la lettre au premier acte d'une grande beauté. Si son allure peut-être un peu trop digne pour le rôle -au premier acte-, son chant est toujours délicieusement nuancé et l'interprétation captivante, incarnée.



Le baryton roumain Bogdan Baciu faisant ses débuts en France dans le rôle-titre, est une découverte extraordinaire. La richesse de sa performance se trouve dans le chant, dans son interprétation presque trop chaleureuse parfois, émotive, tout en restant maître de son instrument qu'il sait bien projeter dans la salle également. Remarquons aussi Doris Lamprecht et Margarita Nekrasova dans les rôles de Madame Larina et Filipievna respectivement, excellentes dans tous les sens. Si les choeurs de l'Opéra préparés par Sandrine Abello et dirigés par Inna Petcheniouk sont en bonne forme vocalement, les contraintes ringardes et régulièrement incongrues de la mise en scène, semblent affecter malheureusement leur prestation. Reste l'Orchestre Philharmonique de Strasbourg sous la baguette de **Marko Letonja**. Une direction sage sans

être froide, donnant une exécution plutôt tempérée. Ceci peut bien s'accorder à la partition de Tchaïkovski qui réussit le pari de briller et de sentimentalisme et de clarté. Si l'équilibre n'est pas toujours là, parfois au détriment de l'œuvre musicale, ce même déséquilibre parvient parfois à distraire la vue pour s'adonner, heureusement, et en tout abandon, à l'ouïe. Félicitons ainsi les cuivres et les bois enivrants, et le groupe des cordes, impeccables. **Encore à l'affiche à l'Opéra National du Rhin les 22, 24 et 26 juin (Strasbourg) ainsi que les 4 et 6 juillet à la Filature de Mulhouse**. Illustrations : © Klara Beck

---

ORFEO de MONTEVERDI par LES TIMBRES



Festival MUSIQUE & MEMOIRE 2018 : Les 25 ans : 13-29 juillet 2018. Sidérante ! La programmation du prochain festival Musique et Mémoire, fleuron des festivals de musique baroque dans les Vosges du sud, est tout simplement incontournable en promettant plusieurs événements. **Du 13 au 29 juillet, soit tout au long des 3 derniers week ends de juillet 2018**, le fonctionnement du festival laboratoire, – élu le plus intéressant des festivals du grand Est français par la Rédaction de classiquenews, confirme en 2018, un champs de recherche et d'accomplissement défendu depuis ses débuts. LIRE notre présentation générale du festival MUSIQUE & MEMOIRE 2018



Le premier temps fort de cette édition très prometteuse, est la création de la nouvelle production d'**ORFEO, chef d'oeuvre lyrique de Claudio Monteverdi créé à Mantoue en 1607,** par l'ensemble associé **LES TIMBRES** (sur instruments anciens) et dans le rôle-titre, une prise attendue, celle du baryton MARC MAUILLON… Commande du festival faite à l'ensemble en résidence LES TIMBRES dans le cadre de leur week end dédié, les 13, 14 et 15 juillet 2018.

MONTEVERDI : Orfeo par Les

Timbres
Vendredi 13 juillet 2018, 21h

commande du festival



AUX ORIGINES DE L'OPERA BAROQUE… Le trio fondateur des **Timbres**, soit : **Yoko Kawakubo, Myriam Rignol, Julien Wolfs** poursuit une résidence qui a compté déjà nombre de réalisations exemplaires. L'équilibre de la proposition des Timbres (qui d'ailleurs publient en avril 2018, un remarquable cd dédié au génie de François Couperin : les Concerts Royaux), tient à la nature même des programmes et dispositions des concerts choisis : des chefs d'oeuvres connus que l'on redécouvre : tel ORFEO de Monteverdi (1606), sublimé par leur sens de la subtilité réjouissante, articulée, naturelle, expressive… et très habitée. Invention, disposition élocution, passion… tout devrait couler comme une seconde langue, à travers le geste collectif des Timbres. Cet Orfeo, commande du Festival pour ses 25 ans, devrait être un temps fort mémorable dans l'Histoire de Musique et Mémoire. Favola in musica, 5 actes, créée au Palais Ducal de Mantoue, le 24 février 1607, d'après les Métamorphoses d'Ovide, Les Gerogiques de Virgile. Orfeo, fable musicale, n'est pas le premier opéra de l'histoire : il faut plutôt attendre près de 30 ans plus tard, et du même auteur, – mais à Venise, la création en 1642, du Couronnement de Poppée / L'incoronazione di Poppea, véritable drame moderne d'un réalisme sublime, alliant cruauté, vérité, poésie et érotisme. VOIR notre reportage Le Couronnement de Poppée de Monteverdi par Patrice Caurier et Moshe Leiser / présentée par

Jean-Paul Davois / Angers Nantes Opéra 2017.
Encore entre deux eaux, celle du magrilisme de la Renaissance et des prémices de la déclamation baroque, – récitar cantando, Orfeo met en scène l'opéra lui-même, c'est à dire la force et la puissance du chant incarné. Même s'il échoue à sauver Eurydice et s'unir à elle (comme chez Wagner, l'élu Lohengrin et Elsa), Orphée, le poète de Thrace montre qu'il est capable d'émouvoir jusqu'au dieu des enfers, Pluton ; l'infléchir et le convaincre par sa peine endeuillée que son chant a sublimé…

distribution :

Ensemble Les Timbres
Orfeo : **Marc Mauillon**, baryton
La Musica, Euridice : Elodie Fonnard, soprano
La Messaggera, Speranza, Proserpina : Luca Mancini, alto
Pastor, Ninfa : Paul-Antoine Bénos, contre-ténor
Appolon, Pastor, Spirito : Nicholas Scott, ténor
Pastor, Spirito : Victor Sicard, baryton
Caronte, Plutone : Lisandro Abadie, basse

Elise Ferrière et Kenichi Mizuuchi, flûte à bec
Yoko Kawakubo et Maite Larburu, violon
Myriam Rignol, viole de gambe
Thibaut Roussel, théorbe et guitare baroque
Vincent Bernhardt et Julien Wolfs, clavecin et orgue
Emmanuel Ménard, mise en espace / Benoît Colardelle, lumières

17h, répétition publique

Réservation conseillée
20 €, 5 € (réduit), 15 € (adhérents Musique et Mémoire et de la MGEN)

RESERVEZ VOTRE PLACE

4 autres concerts des Timbres

Samedi 14 juillet, 15 h
Chapelle Saint-Martin et Eglise Saint-Georges de Faucogney
Folianniversaire
25 micro-concerts-surprises pour la 25e édition du festival sur le thème de la Folia
programme en création (commande du festival)
Ensemble Les Timbres
Marc Mauillon, baryton
Elise Ferrière et Kenichi Mizuuchi, flûte à bec
Yoko Kawakubo et Maite Larburu, violon
Myriam Rignol, viole de gambe
Thibaut Roussel, théorbe et guitare baroque
Julien Wolfs, clavecin et orgue
Emmanuel Ménard, comédien
Benoît Colardelle, lumières

Dimanche 15 juillet, 17 h
Eglise Notre-Dame de l'Assomption de Servance
Tournoi musical
Joute instrumentale entre l'Allemagne, l'Angleterre, la France et l'Italie
programme en création (commande du festival)
Ensembles Les Timbres et Harmonia Lenis
Yoko Kawakubo, violon

Myriam Rignol, viole de gambe
Kenichi Mizuuchi, flûtes à bec
Julien Wolfs, orgue et clavecin
Benoît Colardelle, lumières

Mercredi 18 juillet, 17 h 30
Ecomusée du Pays de la Cerise de Fougerolles
Visite, dîner et concert couché
programme en création (commande du festival)
Ensemble Les Timbres
Kenichi Mizuuchi, flûte à bec
Marc Mauillon, baryton
Yoko Kawakubo et Maite Larburu, violon
Myriam Rignol, viole de gambe
Thibaut Roussel, théorbe et guitare baroque
Julien Wolfs, clavecin
Benoît Colardelle, lumières

Dimanche 22 juillet, 17 h
Eglise Saint Jean-Baptiste de Corravillers
De Hambourg à Nüremberg
Cinquante ans de sonates en trio en Allemagne du Nord
Dietrich Buxtehude, Philipp Heinrich Erlebach, Johann Philipp Krieger, Johann Sebastian Bach et Georg Philipp Telemann
Ensemble Les Timbres
Yoko Kawakubo, violon
Myriam Rignol, viole de gambe
Julien Wolfs, orgue et clavecin
Benoît Colardelle, lumières

2 – Plénitude, solitude : le Chant magicien de Marc Mauillon

Vendredi 20 juillet, 21h

Choeur roman de Melisey
Songline, itinéraire monodique
Marc Mauillon, voix
Benoît Colardelle, lumières



DISEUR, ORFEVRE DU VERBE MUSICAL... Son dernier cd, comme soliste, savait rendre hommage au premier bel canto de l'histoire musical, ce « recitar cantando » où le texte et son articulation priment sur toute idée de virtuosité vocale : d'abord le sens du mot, et le relief comme la nuance du verbe. **Lire notre critique du cd les 2 orphies / Le due Orphei : Caccini / Peri… CLIC de Classiquenews d'avril 2016.** Pour Musique et Mémoire 2018, le baryténor **Marc Mauillon** retrouve les défis d'un programme où son chant incarné, expressif est au devant de la scène.

CHANT ET MAGIE ES ABORIGENES AUSTRALIENS. Le spectacle s'inspire du livre Songlines (en français « Le chant des pistes ») de Bruce Chatwin, qui raconte la vibrante expérience de l'auteur à la recherche des itinéraires chantés des aborigènes
australiens; ces itinéraires chantés, véritables cartes permettant de se repérer dans le désert, sont l'héritage des ancêtres du « temps du rêve » car dans la mythologie aborigène tout ce qui existe a dû être chanté pour être créé. Adapté au rythme de la marche, le chant est alors guide et allié dans ce milieu hostile.
Voilà maintenant plus de 25 ans que le chant remplit ce même rôle dans la vie de Marc Mauillon. Le chant exprime et façonne, élève l'esprit et l'âme, guide et inspire, rassure et donne du courage, partage et rassemble… Solo : c'est tout seul, comme ces aborigènes qui partent en « walkabout » que le chanteur a décidé de présenter son itinéraire, comme une initiation qui se doit d'être solitaire. Un bagage minimum, un récital nomade, adaptable et évolutif, avec juste cette ligne de chant pour guide, sans accompagnement.
Une quête d'essentiel, une ascèse qui met en valeur les infinies possibilités de « l'instrument humain ». L'abondance dans la simplicité. La puissance aussi du chant solitaire, quand il est connecté au monde et à la nature.
LE CHANT, CARTE D'EXPLORATION ET DE DECOUVERTE DU MONDE…
« Songline : le titre a perdu son pluriel et devient personnel : une proposition, une direction, une seule ligne de chant. Monodie. Tout tient dans cette ligne chantée qui se suffit à elle-même et qui crée un monde en soi. L'unique portée sur la partition devient temps et espace et le voici connecté à ses propres ancêtres du «Temps du rêve », ses « ancêtres » musiciens, du VIIIe au XXIe siècle, avec lesquels le lien est bien vivant et le message, sacré ou profane, toujours vibrant. Il s'incarne dans un corps pensé comme une matière modulable. L'incarnation est humaine, animale, végétale. Ces chants suscitent des variations de densité du corps et créent par ce filtre une émotion. Le corps lui-même devient une cartographie

qui entre en résonance avec ce qui l'entoure. ». Nul d oute que dans la réverbération naturelle et détaillée pourtant du Choeur roman de Melisey, en écho à la pureté de son architecture minérale, la voix incantatoire, allusive, prophétique de Marc Mauillon saura fusionner le temps, l'espace, … en une quête de sens essentielle;

Réservation obligatoire
15 €, 5 € (réduit), 12 € (adhérents Musique et Mémoire et de la MGEN)
Songline, Marc Mauillon / 1 CD Son an Ero, décembre 2016

3 – Première année pour les Traversées Baroques …



Samedi 21 juillet, 21h

2018 à Musique et Mémoire offre une entrée nouvelle au jeune ensemble bourguignon Les Traversées Baroques

Samedi 21 juillet, 21 h
Eglise de Saint-Barthélemy
Passions et tourments amoureux
Cantates de **Barbara Strozzi (1619-1667)**

Les Traversées Baroques
Anne Magouët, soprano
Stéphanie Erös , violon
Judith Pacquier, cornet à bouquin
Laurent Stewart, clavecin
Florent Marie, théorbe et luth
Benoît Colardelle, lumières
Muse, chanteuse, compositrice à Venise : **Barbara Strozzi,** une femme au destin exceptionnel…

4 – Jean-Charles Ablitzer joue l'orgue ibérique de Grandvillars
Jeudi 26 juillet 2018



Musique et Mémoire a su depuis ses début inventer des formes nouvelles de concerts autour de l'orgue. Les Vosges du Sud offrent aujourd'hui une palette large d'orgues historiques, où il est désormais possible de ressusciter la musique pour

orgue des XVIè, XVIIè, XVIIIè, tout en respectant les esthétiques des écoles européennes germaniques, françaises, ibériques à présent grâce à l'activité de l'organiste Jean-Charles Ablitzer dont l'engagement et la passion comme initiateur et interprète est depuis toujours lié à l'aventure de Musique et Mémoire. Dans l'église Saint-Martin de Grandvillars, jeudi 26 juillet à 21h, Jean-Charles Ablitzer en complicité avec le baryton espagnol Josep Cabré, joue l'orgue nouvellement installé à Grandvillars et inauguré au printemps 2018 : les deux interprètes ressuscitent Le Siècle d'Or dans les Espagnes… La splendeur de la ferveur ibérique à l'époque impériale des Habsbourg, s'incarne entre vanité, épure, flamboyance et fulgurance dans l'art de Cabezon (organiste de Charles Quint) et jusqu'aux contrastes sensuels et mystique du fabuleux Cabanilles. Voix et orgue fusionnent en un concert riche en contrastes, comme l'est l'Espagne Baroque, celle qui a aimé Titien, celle qui a permis l'essor inouï de Velazquez.

Œuvres de Francisco de la Torre, Antonio de Cabezon, Manuel Rodrigues Coelho, Sebastian Aguilera de Heredia, Francisco Correa de Arauxo, Joan Prim, Pablo Bruna, Juan Hidalgo, Juan Bautista Cabanilles – Illustration : orgue Grandvillars © Jean-François Lami.

5 – Vox Luminis

Objectif Jean-Sébastien Bach Vendredi 27, samedi 28 et dimanche 29 juillet 2018



3è résidence de l'ensemble vocal d'une remarquable cohésion sonore : **Vox Luminis** à Musique et Mémoire, le cycle « Toute la lumière de Bach » promet une immersion exceptionnelle à travers Motets, Magnificat, Messe en si mineur. Comment redécouvrir Bach en un geste et une sonorité réinventés ? Leur dernier album « Actus Tragicus » a été salué par un CLIC de CLASSIQUENEWS, coup de cœur de la Rédaction de CLASSIQUENEWS.



Vendredi 27 juillet, 21 h
Eglise luthérienne d'Héricourt
Motets de Johann Sebastian Bach
Singet dem Herrn ein neues Lied BWV 225
Der Geist hilft unser Schwachheit auf BWV 226
Komm, Jesu, Komm BWV 229
Ich lasse dich nicht BWV Anh.159
Jesu meine Freude BWV 227
Vox Luminis
10 chanteurs et 3 instrumentistes (orgue, basson et viole de gambe)

Les Motets de Johann Sebastian Bach occupent une place de choix au sein du répertoire choral. Composés lors des premières années à Leipzig (1723-1731), les pièces ont d'autant plus de poids à ses yeux qu'elles appartiennent à un genre que sa famille pratique depuis des générations. En tant que cantor à l'Église St Thomas (Director musices), Bach est entre autres chargé de composer pour les funérailles et pour les offices commémoratifs. Or, dans la liturgie luthérienne, c'est au genre du motet que l'on a recours pour ce type de services funèbre. Les Motets de Bach exigent dextérité et virtuosité, la ligne vocale « peut s'y avérer instrumentale ». Bach allie ici habilement tradition et innovation. Il applique d'une part les règles que Josquin Des Prés a fixées au XVIe siècle si bien que son langage polyphonique se compose d'écriture imitative et de passages en homophonie où les voix chantent simultanément le même texte. Il agrémente d'autre part son écriture de deux pratiques italiennes : l'emploi du double choeur et l'insertion de madrigalismes visant à traduire musicalement certains mots du texte.
De passage à Leipzig en 1789, Mozart ne manquera pas d'être conquis par la somptuosité de ces pièces qu'il s'empresse d'étudier en détail tant il estime qu'elles sont inspirantes.
Les motets de Bach, tout en prolongeant une tradition familiale remarquablement continue et qualitative, expriment le lien viscéral du croyant à Dieu, la contemplation comme le miracle de la dévotion humble et sincère…



Samedi 28 juillet, 21 h
Eglise Saint-Martin de Lure
Magnificat(s)
Johann Pachelbel (1653-1706) : Cantate Jauchzet dem Herrnalle Welt
Johann Kuhnau (1660-1722) : Magnificat
Johann Sebastian Bach : Magnificat BWV 243
Vox Luminis

31 musiciens

Le premier Noël de Bach à Leipzig fut une grande responsabilité. En sa qualité de nouveau cantor de Saint-Thomas, – l'une des 2 églises dont il devait assurer le service musical, Jean-Sébastien déploie sa musique alors la plus impressionnante. Un fait remarquable, car durant sept mois, il avait écrit et interprété une à deux nouvelle(s) cantate(s) par semaine. Et pour cette fête de Noël, il devait faire ses preuves dans une ville qui, depuis la récente fermeture de sa maison d'opéra, restait sur sa faim en matière de divertissements musicaux. Le Magnificat offre donc un drame majestueux dans une échelle resserrée, du moins dans la dernière version de Bach avec trompettes de cérémonie. Vox Luminis rétablit l'atmosphère de Noël, avec le Magnificat de Kuhnau, une oeuvre que Bach a très probablement dirigée. D'Allemagne du Sud, on entendra également une cantate de Pachelbel, aujourd'hui surtout connu pour son Canon, mais en son temps célèbre pour ses talents d'organiste. Sans chef, Vox Luminis s'immerge totalement dans la musique pour en révéler un océan de nuances et d'intentions passionnées.

17h, Répétition publique

Dimanche 29 juillet, 21 h
Basilique Saint-Pierre de Luxeuil-les-Bains
Messe en si BWV 232
Vox Luminis



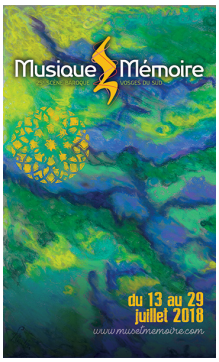
10 chanteurs et 20 instrumentistes

Jamais jouée à l'époque de Bach, sous la forme que nous lui connaissons actuellement, la Messe en si mineur est une oeuvre emblématique de la musique occidentale sacrée, le testament de toute une vie, celle de Jean-Sébastien Bach. Même

dans ses dimensions spectaculaires (associant trompettes éclatantes et choeur en majesté), la partition reste un témoignage d'une puissante et profonde ferveur, exprimant ce qui est au coeur de la piété luthérienne comme catholique, les doutes du croyant, sublimés par la révélation de la grâce divine. Tout le cycle alterne doxologie collective victorieuse, et sentiment d'abandon et de perte, de solitude et d'impuissance, cependant réconforté par la présence ineffable de la miséricorde divine.

L'histoire nous laisse dans l'ombre tant sur l'origine que sur la fonction de l'oeuvre. Bach aurait-il été soucieux de sa vulnérabilité ? Cette compilation puisant dans des ressources antérieures (Bach y recycle de nombreuses partitions précédemment créées dans d'autres contextes) est dotée cependant d'une ingéniosité sans équivoque ; elle semble vouloir donner un aperçu global de tous les styles et techniques, pleinement maitrisés à l'époque de Bach. Son éclectisme n'empêche pas au final, une cohérence troublante. L'architecture est unique et englobe une voûte et son contraire : l'ancien et le nouveau, l'objectivité grégorienne dérivée de la psalmodie et la forme baroque la plus contemporaine, les formes libres et les formes carrées, le coeur et le choeur, l'individu et l'humanité, le populaire et le spirituel, les rythmes dansés et les voix angéliques. Résumer le ciel et la terre, voici l'essence même de l'Ordinaire – la partie récurrente que le croyant se doit d'invoquer à l'heure de la messe et que Bach met ici en musique. Même le meilleur de la musique profane y est intégré ; Qui sedes ad dextram Patris réfère à une Gigue, Quoniam tu solus Sanctus à une Polonaise, Crucifixus à une Passacaille, Et resurrexit à une Réjouissance.
Plus on plonge dans l'oeuvre, plus la recherche d'une

abstraction universelle semble évidente. Une messe en latin dans un contexte luthérien allemand est en soi un choix ambivalent qui a donné à l'oeuvre un caractère oecuménique. Y aurait-il la volonté de transgresser les convictions individuelles en vue d'un message universel, inscrit dans la musique ? **En offrant la Messe en si de Bach, le 25è Festival Musique et Mémoire offre pour sa conclusion, « une clôture sur le toit du monde de la création artistique »** . Tous les grands chefs s'y sont frottés, récemment William Christie avec le succès que l'on sait. Lire **notre critique de la Messe en si de Bill Christie**.





Messe en si de Jean-Sébastien Bach. Collection éclectique de pièces écrites à différentes périodes de la vie de Jean-Sébastien bach, la Messe en si nous saisit aujourd'hui par son unité, son exclamation humaine et fervente d'une vérité inépuisable. Bach en achève à la fin des années 1740, les dernières pages alors qu'il est directeur de la musique à Leipzig en particulier pour l'église de Saint-Thomas. Le raffinement de l'orchestre, le nombre important des solistes du choeur – qui fournit les chanteurs des airs solos et des duos, composent de multiples versions à la fois monumentale et d'une rare éloquence active, d'un caractère plus individuel voire intimiste ; toujours préserver selon les options musicales, l'expressivité d'une foi sereine mais éclatante qui s'agissant

de Leipzig, même dans un contexte luthérien orthodoxe, n'hésite pas à utiliser le terme de *Messe* pour les occasions exceptionnelles et les célébrations importantes de l'année. Ainsi, même si la Messe en si que nous connaissons actuellement dans une forme jamais élobarée ainsi par Bach, récapitule toute la recherche chorale et instrumentale de Jean-Sébastien, tout au long de sa vie, confronté à la nécessité du décorum, mais plutôt inspiré par la sincérité d'une ferveur surtout individuelle. Outre ses grandes proportions, et sa solennité, la Messe en si rayonne et touche les cœurs, par sa transparence, sa juvénilité vocale, son sens du rebond et du détail, de la nuance et du *scintillement collectif, à travers son éloquente humanité, son architecture plus fraternelle que spectaculaire : le sens de tout le cycle s'achevant dans une séquence finale bouleversante, où tout est dit et exprimé par la voix solo de l'alto et du continuo réduit à l'essentiel.* Programme événement.

Pour les 25 ans de Musique et Mémoire, nul doute que les voix enchantées, enivrées et si précises et souples de Vox Luminis en proposeront une lecture caractérisée et subtilement incarnée. Concert événement.

17 h > répétition publique

———-

INFOS & RESERVATIONS :

Festival Musique et Mémoire – 25 ans, du 13 au 29 juillet 2018
Informations pratiques
Pour tous renseignements 06 40 87 41 39/
festival@musetmemoire.com
Présentation détaillée sur www.musetmemoire.com

COMPTE-RENDU, opéra. BERLIN, Staatsoper, le 21 juin 2018. VERDI : Macbeth. Domingo / Netrebko. Kupfer / Barenboim



COMPTE-RENDU, opéra. BERLIN, Staatsoper, le 21 juin 2018. VERDI : Macbeth. Domingo / Netrebko. Kupfer / Barenboim. Berlin poursuit des réussites évidentes : au duo déjà salué Barenboim / Kupfer, répond la maestrià incarnée, autant chanteurs qu'acteurs, **Anna Netrebko** et **Placido Domingo** que l'on avait déjà salués dans un précédent Verdi : Il Trovatore. Mais à l'éblouissant cristal ivre et éperdue de la jeune amoureuse Leonora (pincée pour son Trouvère Manrico), s'épanouit ici, le diamant noir, félin et crépusculaire d'une tigresse maléfique et si humaine, Lady Macbeth.

Les contemporains de la première sous la direction du Maestro Verdi lui-même, (Scala 1847), s'étaient montrés choqués par l'âpreté surexpressive des airs de la monstresse, comme l'absence concertée de tout duo d'amour. Mais c'est que Verdi

connaît et aime son Shakespeare jusqu'au bout des ongles : pas une seconde ni une mesure qui ne soit taillée à vif dans l'écoulement d'un tragique sans dilution. La coupe, l'architecture de ce Macbeth foudroie littéralement le spectateur, et jamais après lui, Verdi n'aura à ce point mieux exprimer la laideur cynique d'un couple d'ambitieux politique, devenus dictateurs. Mais aussi fracassante est la chute que l'ascension est fulgurante. Monter pour mieux redescendre…
D'emblée, ce qui fait la valeur de cette nouvelle production berlinoise, c'est le splendide couple vocal doué de tout le tempérament nécessaire pour brosser le portrait du duo criminel halluciné, assoiffé de pouvoir et qui se délecte véritablement du sang qu'il verse : Macbeth feint une fausse retenue (que sa femme tient pour lâcheté : elle le dit à plusieurs reprises au point que l'on doute s'il elle l'aime vraiment) ; Lady Macbeth, elle est à chaque nouveau défi, gorgé d'arrogante haine.

ANNA NETREBKO / PLACIDO DOMINGO : le duo électrique

Anna Netrebko, tirée à quatre épingles (sauf dans la scène de folie somnambulique au III, où elle paraît cheveux défaits, pieds nus, une bougie à la main selon les didascalies et le fameux tableaux de Fussli), montre combien le rôle, son aractère, sa tessiture aussi, lui vont comme un gant. Elle n'a pas seulement les aigus sidérants (toujours aussi fruités et couverts) et la largeur d'un médium de louve furieuse, Anna Netrebko élargissant sa voix dans la rondeur et le lugubre fantastique campe une Lady Macbeth tout simplement phénoménale. La tigresse joue des crimes de son époux seigneur de Caudore devenu roi d'Ecosse, comme elle jouit des cadavres et du sang versé : celui de Duncan au I, puis au II du général (pourtant fidèle à Macbeth) : Banquo…

Tout en citant un ordre totalitaire (sud-américain) dans les costumes des soldats, **Harry Kupfer** en un subtil paysage industriel en blanc et noir, insiste sur cette dévoreuse qui assassine et la fait paraître dès le début telle l'incarnation du Diable personnifié : bébé mort dans un bras, épée dans l'autre, errant dans un paysage de désolation où gisent les cadavres de ses victimes.

Directeur acéré, vif, très efficace, **Daniel Barenboim** creuse le souffle épique et fantastique de ce conte sheakespearien où les époux ambitieux prêts à tout, sombrent peu à peu dans la plus noire des démences. La mise en scène est efficace et parfaitement froide jouant sur un plateau qui s'élève et entraîne alors un changement de tableau de fond. Changements à vues qui n'interrompt jamais cette course à l'abime.

Après le meurtre de Banquo (acte II), la chute s'accélère et en plein banquet Macbeth après la fabuleux brindisi entonné par La Netrebko en sublime robe verte debout sur un grand fauteuil blanc, le roi assassin chancelle et défaille, en proie à ses premières visions coupables. Chef lui barrant les yeux, **Placido Domingo** en dictateur déjà accablé, exprime toutes les nuances de la folie galopante. Poids de la culpabilité et aussi cynisme pathétique, le ténor devenu baryton fait valoir comme sa partenaire un sens du théâtre d'une impeccable vérité. NETREBKO / DOMINGO forment le plus beau couple verdien de l'heure, d'une intensité électrique lui en pantin détruit et elle en démone fauve qui lui reproche sa lâcheté crasse. Le tableau du banquet où le collectif des courtisans rassemblés isole mieux (par contraste) le couple royal qui montre ses failles, est une réussite absolue par sa justesse.

On se souvient du duo Kupfer et Barenboim dans un Ring de Wagner à Bayreuth puis à Berlin sur la même scène. Ténèbres et démonisme rongent de l'intérieur le paysage et la psyché du couple Macbeth. Leur naïveté terrifiante et criminelle brûle la scène. Et le talent des deux protagonistes Netrebko et

Domingo frappe directement le spectateur.

Autre moment captivants, scénographiquement très valables : le choeur des sorcières et leur chaudron magique qui ouvrent le III (où se dévoile l'addiction à l'alcool du roi assassin) : la performance du choeur de la Staatsoper de Berlin est impeccable ; évidemment la scène de funambulisme foudroyé d'une Lady Macbeth, désormais déconstruite, hantée par ses visions cauchemardesques, rongée, mourante dépassée enfin par ses actes impardonnables… et aussi le très beau chœur « patria opressa » qui exprime la souffrance populaire, écho à celle des bourreaux : nouvelle intensité si réaliste d'un Verdi proche du cœur humain…

Enfin, terminons avec l'enchainement final qui nous a paru très juste là encore théâtralement; soulignant le talent dramatique de **Placido domingo**. D'un souffle qui paraît infini, Domingo même s'il manque parfois de précision comme de justesse, préserve toujours la direction comme le caractère de son intonation, à tel point que dans les deux derniers tableaux, très courts où il conclut l'opéra, son profil affirme, même bientôt poignardé par le jeune Macduff (dont Macbeth avait fait supprimé femme et enfants), une trempe de despote cynique ahurissant et parfaitement abject : à l'annonce de la mort de son épouse, il expédie cet événement sans autre marque de compassion (que vaut la vie ? Alors elle ou une autre …), puis mourant dans son petit fauteuil de petit tyran criminel, il exhale un dernier râle non sans être fier d'être maudit, conscient probablement qu'en lui, a soufflé le grand satan, car s'il est dupe des voyances infernales (finalement manipulé par les prophéties des sorcières), en lui s'est cristallisé la marque du démon ; il a permis que se répandent les ténèbres sur les hommes… : grandeur pathétique des criminels. Un fieffé escroc, bourreau sans morale. La performance est là aussi remarquable de vérité, et de suprême cynisme. Magnifique production.

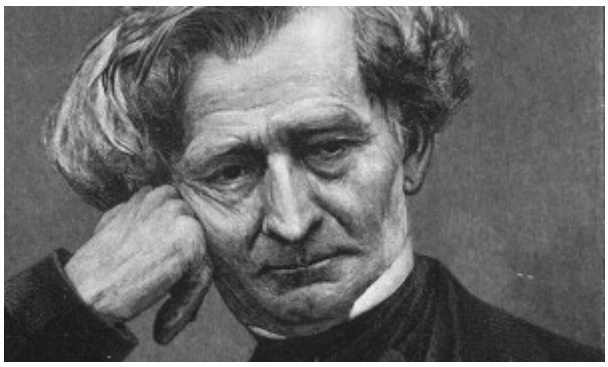
COMPTE-RENDU, opéra. BERLIN, Staatsoper, le 21 juin 2018. VERDI : Macbeth.

avec
MACBETH : Plácido Domingo
BANQUO : Kwangchul Youn
LADY MACBETH : Anna Netrebko
Une femme de chambre : Evelin Novak
MACDUFF : Fabio Sartori
MALCOLM : Florian Hoffmann
STAATSOPERNCHOR
STAATSKAPELLE BERLIN
Daniel Barenboim, direction
Harry Kupfer, mise en scène
MACBETH de Giuseppe Verdi
Melodramma in vier Akten / en 4 actes (1847/ 1865)
Présenté à Berlin, Staatsoper Unter den linden : les 17, 21, 24, 29 juin puis 2 juillet 2018 – 23, 26, 30 mai 2019.
https://www.staatsoper-berlin.de/de/veranstaltungen/macbeth.97/

LIRE AUSSI notre présentation de Macbeth de Verdi par le couple Netrebko / Domingo
http://www.classiquenews.com/anna-netrebko-chante-lady-macbeth-a-berlin/

LIRE AUSSI notre **critique de l'album VERDI par Anna Netrebko, déjà en 2013, la diva assoluta déclarait sa flamme aux héroïnes de Verdi**, pour le studio avant de les chanter sur la scène. Une éloquente déclaration d'intention…

En direct de Saint-Denis : Gergiev dirige le Requiem de Berlioz



France Musique, le 5 juillet 2018. BERLIOZ : Requiem. Gergiev. La Messe des morts de Berlioz, grande fresque de déploration prolongeant le Requiem fastueux et profond de Gossec, hérité du XVIIIè a créé l'événement ce soir en direct de Saint-Denis. L'auteur de la Symphonie Fantastique (1830) élabore un panthéon symphonique pour accueillir les défunts, imaginant avant Verdi, les trompettes du Jugement dernier en une déflagration inimaginables auparavant. Recherche de timbres et de couleurs, expérimentation spatialisée aussi, Berlioz a vu grand, colossal même. Mais pour l'instant d'effusion et d'intimisme, il a préservé le recueillement et l'introspection la plus tendre grâce au ténor soliste convoqué pour le service (Agnus Dei).

REQUIEM de ténèbres et de lumière



Messe solennelle et funèbre… Le Requiem porte la mémoire des célébrations collectives de l'époque révolutionnaire et napoléonienne, ces grandes messes populaires où le symbole côtoie la dévotion, réalisées par exemple par Lesueur. D'ailleurs, l'orchestre de Berlioz n'est pas différent par son ampleur ni par le choix des intruments de celui de son prédécesseur. Berlioz citait aussi pour indication de l'exécution de son œuvre, le decorum des funérailles du Maréchal Lannes sous l'Empire.Lorsqu'il entend le Requiem de Cherubini pour les funérailles du Général Mortier, en 1835, il songe à ce qu'il pourrait écrire sur le même thème… Sa partition ira « frapper à toutes les tombres illustres ». La commande officielle qu'il reçoit le plonge dans un état d'excitation intense : « cette poésie de la Prose des morts m'avait enivré et exalté à tel point que rien de lucide ne se présentait à mon esprit, ma tête bouillait, j'avais des vertiges », écrit-il encore.Convoqué en images terrifiantes des croyants confrontés au spectacle de la faucheuse, le thème stimule la pensée des compositeurs au tempérament dramatique, tel Berlioz, comme Verdi plus tard. Aux murmures apeurés des hommes, correspond l'appel terrifiant des cuivres et des percussions dont le fracas, donne la mesure de ce qui est en jeu : le salut des âmes, la gloire des élus, le Paradis promis aux êtres méritants, la possibilité échue à quelques uns de se hisser au dessus de la fatalité terrestre, rejoindre les champs de paix éternelle… Fidèle à la tradition musicalesur un tel sujet, Berlioz insiste sur l'omnipotence d'un Dieu juste et la misère des hommes qui implore sa miséricorde.Or ici les flots apocalyptiques se déversent pour mieux poser l'ample déploration finale, qui fait du Requiem, un œuvre poignante par son appel au pardon, à la sérénité, à la résolution ultime de tout conflit.Héritier des compositeurs qui l'ont précédé, Gossec, Méhul, , Berlioz sait cependant se

distinguer par « l'élévation constante et inouïe du style » selon le commentaire de Saint-Saëns. Composée entre mars et juin 1837, le Requiem est joué aux Invalides le décembre 1837 en l'église Saint-Louis des Invalides.

Le Requiem, une célébration mondaine… Sur le simple plan visuel, la Grande messe des morts est un spectacle impressionnant. Les effectifs de la création sont vertigineux et donneront matière à l'image déformée d'un Berlioz tonitruant, préférant le bruit au murmure, la déflagration tapageuse à l'expression des passions ténues de l'âme humaine. Pas moins de trois cents exécutants, choristes et instrumentistes, avec à chaque extrémité de l'espace où campent les exécutants, un groupe de cuivres. Si l'on reconstitue aux côtés du massif des musiciens, les cierges placés par centaines autour du catafalque, la fumée des encensoirs, la présence des gardes nationaux scrupuleusement alignés, l'oeuvre était surtout l'objet d'un spectacle grandiloquent et d'un ample déploiement tragique, un théâtre du sublime lugubre. Car il s'agisait en définitive, moins d'une commémoration que d'obsèques.La renommée de Berlioz gagna beaucoup grâce à cet étalage visuel et humain qui était aussi un événement mondain : « Le Paris de l'Opéra, des Italiens, des premières représentations, des courses de chevaux, des bals de M. Dupin, des raouts de M. de Rothschild » s'était pressé là, comme le précise les rapporteurs de l'événement… pour voir et être vu, peut-être moins pour écouter.Quoiqu'il en soit les mélomanes touchés par la grandeur de la musique sont nombreux, de l'abbé Ancelin, curé des Invalides, au Duc d'Orléans, déjà mécène du compositeur et qui le sera davantage. Berlioz put avoir la fierté d'écrire à son père l'importance du succès remporté, « le plus grand et le plus difficile que j'ai encore jamais obtenu ».Et l'on sait que Paris, son public gavé de spectacles et de concerts, fut à l'endroit de Berlioz, d'une persistante dureté (que l'on pense justement à l'accueil glacial et déconcerté réservé à la Damnation de Faust ou encore à Benvenuto Cellini).

France Musique, le 5 juillet 2018, 20h. BERLIOZ : Requiem. Gergiev. Concert en direct depuis le Festival de Saint-Denis/Berlioz/Ch. de l'Accademia Nazionale di Santa Cecilia,Choeur de RF,ONF.

Hector Berlioz : Requiem, opus 5
Chœur de l'Accademia Nazionale di Santa Cecilia
Choeur de Radio France
Orchestre National de France
Valery Gergiev, direction